

La « génération » face aux ruptures : habitus, lieu de mémoire, espace de mobilisation et de transmission

MARIE VRINAT-NIKOLOV

« On aida *bai* Ganiou à ôter de ses épaules son *yamurluk* turc, il enfila une pèlerine belge : et tout le monde de déclarer que, maintenant, *bai* Ganiou n'était pas la moitié d'un Européen¹ ».

C'est en traduisant ce roman, publié en 1895 par son auteur, le jeune juriste Aleko Konstantinov (1863-1897), victime d'un assassinat politique, que m'est venue l'idée de la thématique de ce volume : « Générations de la rupture dans les Balkans et en Turquie (XX^e siècle) ». Comme le souligne l'historien Roumen Daskalov, le personnage, ambivalent, de *Bai Ganiou*, « est devenu l'un des symboles les plus universels de la « bulgarité² », objet de nombreuses et diverses identifications et interprétations : représentant « du » Bulgare (voire, plus généralement, du Balkanique) dans ses travers les plus criants (il est grossier, avare, hâbleur, roublard, fanfaron, méfiant, incapable de respect à l'égard d'autrui), personnification de

1. Aleko Konstantinov, *Bai Ganiou*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Paris, Non-Lieu, 2018, p. 7.

2. Roumen Daskalov, *Между изтока и запада. Български културни дилеми* [Entre l'Est et l'Ouest. Dilemmes culturels bulgares], Sofia, Лик, 1998, p. 116.

l'amour-propre national bafoué par l'arrogance des étrangers et en cela personnage non pas comique ou ridicule mais tragique, *Baï Ganiou* est tout cela à la fois. Mais, comme l'incipit cité plus haut le montre par la langue même et la métaphore de l'habillement, qui mêlent mots et réalités ottomano-turcs et « européens », Baï Ganiou fait partie de cette première génération de la rupture qu'est 1878 et, partant, de la transition entre l'époque ottomane, qui, en Bulgarie, a duré presque cinq siècles (1396-1878), et la construction d'un État bulgare indépendant. D'« *homo balkanicus* », il doit se transformer en « *homo europaeus* »...

Il m'a semblé important de nous intéresser à ces « premières générations » qui viennent après une crise, une rupture, et qui en ont pleinement conscience, et ce, dans tout l'espace balkano-turc et durant tout le XX^e siècle, en nous interrogeant sur la validité pratique du concept de « génération » et les emplois qui en sont faits à la fois dans cette aire culturelle et dans les disciplines représentées dans ce volume : littérature, histoire intellectuelle, histoire culturelle, histoire, études politiques, sociologie.

L'idée n'était pas de prolonger le geste de conceptualisation de ce terme de « génération », depuis les travaux menés en histoire, sociologie et littérature, depuis François Mentré³ à June Edmunds et Bryan S. Turner⁴ en passant par Karl Mannheim⁵, André Burguière⁶, Claudine Attias-Donfut⁷, Pierre Nora⁸, Marc Devrièse⁹ et bien d'autres, mais d'étudier si ce terme pouvait se révéler efficace, en l'absence d'un meilleur outil d'analyse, pour décrire ce qui se passait après l'une des crises majeures qui se sont produites tout au

3. François Mentré, *Les générations sociales*, Paris, Bossard, 1920.

4. June Edmunds & Bryan S. Turner, *Generations, culture and society*, Buckingham – Philadelphia, Open University Press, 2002.

5. Karl Mannheim, *Le problème des générations*, trad. de l'allemand de Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, Paris, Armand Colin, 2011.

6. André Burguière, « Les rapports entre générations : un problème pour l'historien », *Communications*, 59, 1994.

7. Claudine Attias-Donfut, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, PUF, 1988.

8. Pierre Nora, « La génération », in *Id.* (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. III, Paris, Gallimard, 1992, p. 931-971.

9. Marc Devrièse, « Approche sociologique de la génération », *Vingt-tième Siècle*, 22, avril-juin 1989, p. 11-16.

long du XX^e siècle dans un espace culturel dépassant un cadre national, qui a en partage un long passé et de nombreuses crises depuis la création étalée dans le temps d'États-nations issus de l'Empire ottoman. Car, si les chercheurs s'accordent à décrire la génération comme une notion problématique et difficile à définir de manière consensuelle, ils insistent également sur son intérêt à la fois pratique et heuristique. Ainsi, l'un des ouvrages les plus récents sur la génération, celui de June Edmunds et Bryna S. Turner, met l'accent sur le lien entre génération et crise, événement traumatique :

Our argument in this study is that generations are a critical component of social and cultural change, but their importance has been neglected in both the social sciences and humanities. [...] Traumatic historical events – the declaration of war against Hitler's Germany, the withdrawal of the Russian army from Afghanistan, the fall of the Berlin Wall, or the New York terrorist attacks – create new forms of consciousness that transcend the divisions of class and gender to produce radical generational movements and cultures. History is the history of the consciousness of strategic, active generations¹⁰.

De même, dans *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora lie intimement la notion de génération aux périodes de crise : « Il n'y a pas de génération sans conflit ni sans autoproclamation de la conscience d'elle-même, qui font de la politique et de la littérature les champs privilégiés de l'apparition générationnelle¹¹ ».

Cet intérêt pour l'analyse générationnelle est aussi ce qui se dégage de plusieurs articles inclus dans le numéro spécial que la revue *Vingtième siècle* a consacré aux générations, dont celui de Jean-Pierre Azéma, précédé d'un petit texte de présentation qui affirme : « Oui, nous dit Jean-Pierre Azéma [...] l'approche générationnelle se révèle, pour l'histoire du 20^e siècle français, "une grille de lecture presque toujours féconde", qui "fournit parfois une clef explicative fondamentale"¹² ».

10. June Edmunds & Bryan S. Turner, *Generations, culture and society*, *op. cit.*, p. IX et X.

11. Pierre Nora, « La génération », in *Id.*, *Les lieux de mémoire*, t. II, Paris, Gallimard, p. 2991.

12. Jean-Pierre Azéma, « La clef générationnelle », *Vingtième Siècle*, 22, avril-juin 1989, p. 3.

En élargissant le propos aux Balkans et à la Turquie au XX^e siècle, il s'agissait de s'interroger sur les premières générations – acteurs, observateurs, ceux qui ont profité et ceux qui ont subi – des ruptures et des périodes de transition, nombreuses dans cet espace au cours du XX^e siècle : révolution des Jeunes Turcs de 1908, guerres balkaniques, création d'un État albanais, guerres mondiales, création de la République turque en 1923, avènement et chute des régimes communistes (et régimes autoritaires), effondrement de l'ex-Yougoslavie et guerre... La perspective se voulait transdisciplinaire, convoquant histoire, anthropologie, arts et littérature, sociologie, sociolinguistique, sciences politiques, et permettant ainsi de contribuer à la réflexion sur la notion de génération.

Des usages de la notion de « génération » en littérature

Dans un petit article consacré, précisément, à la « génération », André Vaillant résume son caractère problématique dans l'historiographie littéraire française en concluant :

Au bout du compte, la génération littéraire est une notion molle et approximative, mais c'est ce qui en fait l'intérêt. Car les périodisations tranchées, les ruptures, les stricts cloisonnements sont toujours réducteurs et illégitimes, en histoire littéraire : mieux vaut donc, finalement, les concepts qui affichent leurs limites. Parlons de « génération littéraire » – à condition de ne jamais oublier qu'il ne s'agit là que d'un outil opératoire, la cristallisation d'une vision subjective ou d'une représentation collective (celle des contemporains ou des observateurs) : rien de plus, rien de moins¹³.

Aussi, après avoir connu son heure de gloire, de Sainte-Beuve, à la fin du XIX^e siècle, à Albert Thibaudet, dans les années 1920, elle est remplacée par d'autres notions qui posent moins de problèmes méthodologiques.

Qu'en est-il dans les champs littéraires qui nous intéressent ici ? Quel usage les histoires littéraires, dans l'espace balkano-turc, font-elles de « la génération », quelle place lui attribuent-elles ? Mettent-elles cette notion en question ou se révèle-t-elle commode ? La

13. Alain Vaillant, « Génération (littéraire) », *ATALA Cultures et sciences humaines*, 18, « Découper le temps II. Périodisations plurielles en histoire des arts et de la littérature », 2015, p. 97.

génération est-elle une instance de légitimation revendiquée ou une construction *a posteriori* ? Quel est le rôle de la presse périodique ?

Plamen Doïnov, poète et critique littéraire, représentant lui-même de ce qu'on appelle en Bulgarie « la génération des années 1990 », celle de la rupture instaurée sur le plan politique par la chute du communisme en Bulgarie à partir du 10 novembre 1989, revient sur « les utilisations idéologiques de la division entre générations – dans sa version bulgare, elle est formulée entre “jeunes” et “vieux” » – tout en constatant la permanence de « la pulsion à des oppositions intergénérationnelles polémiques dans la société et la culture bulgares ». Si, « au XIX^e siècle, la génération s'affirme comme une structure sociale anti-hiérarchique qui horizontalise les processus ayant lieu dans la société et la littérature », c'est à partir du dégel des années 1950 que la construction *a posteriori* de générations littéraires, institutionnalisées de surcroît, connaît son apogée. C'est ainsi que l'on voit la « génération [du Plenum] d'avril », poussée par le dictateur Todor Jivkov, diriger, dans les années 1970 et 1980, la plupart des institutions littéraires influentes et empêcher l'apparition (et surtout l'établissement) d'une nouvelle génération poétique. La chute du communisme a entraîné en même temps le discrédit de cette génération poétique, mais aussi de toute forme de formatage générationnel en général. Ce qui n'empêche pas, au milieu des années 1990, la construction de la « génération des années 1990 ». Plamen Doïnov s'interroge sur les modalités de nomination d'une génération littéraire et les nuances sémantiques induites par les différentes dénominations, sur les conditions qui font naître le désir de nouvelle génération et sur les marqueurs qui permettent de les distinguer, sur les discours et rhétoriques qu'elles mettent en œuvre, la nouvelle vision du monde et la nouvelle langue qu'elles revendiquent.

Marie Vrinat-Nikolov s'intéresse justement à la première formulation *littéraire* du conflit opposant violemment les « jeunes » aux « anciens », œuvre des quatre membres de *Мисъл* [Pensée], premier cercle littéraire, formé autour de la revue du même nom, qui se considère comme tel dans la littérature bulgare, au tournant du XX^e siècle, et qui se constitue précisément autour de cette opposition. L'analyse des discours et de la rhétorique générationnelle déployée par les membres du cercle confirme ce qu'écrivait Pierre Bourdieu à propos du champ littéraire en France à la fin du

XIX^e siècle : se revendiquer en tant que jeune poète ou critique n'est pas tant une affaire d'âge (treize ans séparent les membres du cercle eux-mêmes, d'une part, d'autre part les deux plus âgés n'ont que seize ans de moins que le représentant des « anciens », objet de leur verve polémique dans la presse périodique) que d'habitus, d'ethos, de revendications esthétiques et, surtout, de rhétorique légitimante au moment où, selon l'auteure de l'article, se constitue un champ littéraire avec ses luttes de consécration et de légitimation.

C'est par le prisme de ce qu'elle nomme la « guerre des anthologies » que Biliana Kourtasheva analyse la fabrique du canon littéraire durant les années 20 du XX^e siècle dans une Bulgarie qui vient de vivre les deux guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale. Elle met au jour deux phénomènes intéressants : l'ingérence de l'État dans la vie littéraire, par l'intermédiaire de jubilé célébrés en grande pompe et de la commande d'une anthologie de poètes bulgares surnommée, non sans dérision, « anthologie ministérielle », qui diffère, dans sa visée et dans le canon qu'elle révèle, des anthologies précédentes et postérieures constituées par des poètes ; le fait que le conflit entre « jeunes » et « vieux » (ou « anciens »), formulé en ces termes pour la première fois dans la littérature bulgare par le cercle *Мисъл* [Pensée] se décline, dans les années avant-gardistes, de plus en plus comme un conflit entre « jeunes » et « plus jeunes », dont les anthologies sont l'arène, ainsi que la presse périodique.

Au début du XX^e siècle, à l'époque de rupture et de transition entre l'Empire ottoman et la République turque, caractérisée par l'effondrement d'un des plus grands empires de l'histoire, qui s'accompagna d'un nettoyage ethnique dans les Balkans et d'une politique génocidaire en Anatolie, on peut parler d'un nouvel ethos – encore insuffisamment étudié par l'historiographie littéraire – de la génération qui vit tous ces bouleversements : Laurent Mignon révèle l'intérêt grandissant pour ce qu'il appelle des « spiritualités alternatives ». On assiste à une réinterprétation et à une appropriation du paganisme gréco-romain (d'où son titre « Les apôtres turcs de Pan et Apollon ») mêlées à des références au bouddhisme, à la franc-maçonnerie et au spiritisme, lorsqu'aussi bien l'Islam que les autres religions monothéistes, les philosophies matérialiste et rationaliste n'apportent plus de réponses satisfaisantes. C'est donc non seulement une expérience historique, mais aussi un ethos partagés

qui unissent cette génération d'hommes de lettres de la transition qui, issus d'horizons différents, œuvrent en commun à la promotion d'une modernité littéraire turque en dialogue avec leurs recherches spirituelles.

Cécile Folschweiller relève « la présence massive, insistante, le caractère presque obsessionnel » de l'usage de la notion de « génération » dans l'histoire intellectuelle roumaine, et rappelle, en se référant à Pierre Nora, que « la notion de « génération », située quelque part entre « révolution » et « régénération », peut satisfaire à la fois les besoins de rupture et les aspirations à la continuité ». Elle note aussi ce paradoxe intéressant : si la vocation de commencement se manifeste par un geste de négation de ce qui précède, les générations, en Roumanie, sont fondées davantage par ce qu'elles n'ont pas vécu. Cécile Folschweiller s'interroge tout particulièrement sur les raisons pour lesquelles « la génération 27 », appelée aussi « jeune génération » (celle d'Eliade, Cioran, Ionesco, entre autres), dont certains de ses membres sont connus pour leur engagement politique du côté du fascisme, est devenue quasiment un mythe dans la mémoire collective. Si, pour l'auteure, la « génération », dans ce cas précis, représente plus une attitude commune et un habitus qu'une époque, c'est un aspect revendiqué et fondateur qui constitue, jusqu'à aujourd'hui, un « lieu de mémoire » qui montre bien, chez les intellectuels roumains, une vision de l'histoire plus mémorielle et philosophique qu'historique.

Étudiant le premier postmodernisme serbe (étiquette que la critique a collée *a posteriori*, dans les années 1980, à Borislav Pekić et à Danilo Kiš), Alexandre Prstojevic parle de « malentendu poétique » à propos de la génération des années 1960-1970, celle d'une « libéralisation sans liberté ». Contrairement à l'historiographie littéraire qui a vu en eux des « importateurs » d'une poétique anti-référentielle et postmoderne française et américaine, Borislav Pekić avec *Le Temps du miracle* (1965) et Danilo Kiš avec *Un tombeau pour Boris Davidovitch* (1976) s'opposent à la fois aux formes narratives dominantes (la variante yougoslave du réalisme socialiste) et au système politique qu'elles servent (le communisme). Alexandre Prstojevic montre que, du fait de contextes historico-politiques différents, « une même poétique sert deux buts diamétralement opposés ». C'est toujours une poétique de la révolte, qui va de pair avec un ethos de la révolte et une volonté de renouvellement esthé-

tique, mais dirigée contre deux régimes : « À Paris, on veut abattre le bourgeois pour installer à sa place le prolétaire ; à Belgrade, on rêve de chasser le prolétaire pour pouvoir enfin respirer sous le bourgeois. Pour croire au bien-fondé de son dessein, l'intellectuel français doit naturellement ignorer la réalité et promouvoir une littérature auto-référentielle qui de la bibliothèque détachée du monde fait l'alpha et l'oméga de toute chose ; pour saper les fondations du régime de Tito, les écrivains serbes n'ont d'autre choix que de laisser entrer la réalité dans leurs fictions ».

Ces études de cas font apparaître un hiatus entre l'usage du terme de « génération » lorsqu'il émane des écrivains qui le revendiquent pour légitimer leur prétention à la « jeunesse » et au renouvellement esthétique, qui peut aller de pair avec un engagement philosophique, spirituel, voire idéologico-politique, et celui des critiques et historiens de la littérature qui le construisent, le plus souvent *a posteriori*, soit pour pallier les difficultés qu'ils éprouvent à élaborer des périodisations pertinentes, soit pour mettre dans le rang des écrivains qui ne correspondent pas à l'esthétique officielle.

La génération : un outil d'analyse commode pour l'historien ?

Falma Fshazi s'intéresse à la génération qui se revendique « jeune » et se donne le nom de « Néo-albanais » (ou néo-albanistes) dans l'entre-deux-guerres, ces jeunes intellectuels, très présents dans la presse périodique, marqués par des idéaux nationalistes faisant suite aux guerres du début du XX^e siècle et aux différentes tensions dont l'Albanie fut le siège, qui attendaient du roi Zog une rupture définitive par rapport au passé ottoman (auquel sont liés les « vieux ») et une modernisation (« occidentalisation ») de leur pays. Reprenant à son compte la définition de la génération donnée par André Burguière, l'auteure met l'accent sur la communauté d'âge, et surtout de formation et d'expérience historique, et constate la puissance mobilisatrice et légitimante du facteur générationnel dont elle analyse à la fois les origines et les effets. Être néo-albaniste était, là aussi, un ethos, une manière de se positionner par rapport à l'histoire et à la nation. Elle montre que, parmi les références des néo-albanistes et de leur conception de « dictature illuminée », Hitler, Mussolini, Atatürk et les organisations de la jeunesse dans leurs régimes respectifs, occupaient une bonne place et incarnaient la modernité rêvée.

Travaillant sur le Foyer des intellectuels fondé en Turquie en 1970 dans le but de réunir la jeunesse nationaliste et conservatrice, Zeynep Bursa-Millet constate le rôle important qu'il a joué dans les années 1970 et 1980, celui d'un « gouvernement de l'ombre » animé par l'idéologie de la « synthèse turco-islamique », réussissant à construire de solides réseaux politiques, intellectuels et économiques. Elle s'intéresse aux effets générationnels dans la capacité d'agir ensemble des membres du Foyer, pour la plupart des professeurs d'université, nés entre la fin du XIX^e siècle et les années 1940 et marqués par les deux guerres mondiales, ainsi que par la guerre froide, et plus particulièrement à leur habitus et à leur mémoire collective. Pour Zeynep Bursa-Millet, qui se réfère à des chercheurs qui se sont penchés sur les phénomènes générationnels dans l'Empire ottoman et la Turquie, ce qui fonde la génération, par-delà la différence d'âge entre les membres du Foyer qui se revendiquent en tant que « première génération de la République turque », c'est « la capacité à créer une mémoire collective et à homogénéiser une classe d'âge ».

Anne Madelain montre que le sentiment de former une génération, et la première après l'éclatement de la Yougoslavie au tournant des années 1990, est aussi très fort chez les premiers éditeurs privés, confrontés à une rupture majeure, celle d'un double effondrement, non seulement celui d'un régime et du modèle politique, social et économique qui allait de pair, mais aussi celui de la Fédération yougoslave, qui a coïncidé avec la révolution numérique. Constatant que cette conjoncture d'effondrement brutal a paradoxalement ouvert la voie à d'intéressantes opportunités pour cette génération d'éditeurs privés, Anne Madelain, grâce à de nombreux entretiens menés sur le terrain, suit leur trajectoire et leur ethos individuels, politiques et professionnels, avant que de nouveaux acteurs ne viennent déstabiliser leurs positions au début des années 2000. Pour elle, l'appartenance générationnelle, dans ce cas précis, est plutôt construite par « une expérience historique partagée qui lie les individus, celle d'initier une activité éditoriale dans un moment de *tabula rasa* » et dans un contexte de pressions politiques fortes. Elle montre également comment, à partir de leur expérience de la période précédente, cette génération d'éditeurs de la transition a innové et produit un nouveau modèle éditorial.

Avant de mettre en miroir deux générations d'insurgés, ceux de la fameuse « Insurrection d'Avril (1876) » en Bulgarie et ceux de « l'Insurrection de la saint-Élie (1903) » (*Ilinden*) en Macédoine, Bernard Lory interroge la notion de génération. Pour lui, en effet, on peut parler, en ce qui concerne la Bulgarie, de génération de 1876 et de génération de 1878 qui se distinguent par le nombre de personnes affectées par les événements de 1876 et de 1878 et la notoriété acquise *a posteriori*. Il montre comment la mémoire de l'échec dramatique de l'Insurrection d'Avril a d'abord été occultée par la difficile construction du nouvel État bulgare, avant de faire l'objet de ce qu'il appelle une « compétition entre mémorialistes et hommes de Lettres » qui mettent en avant le caractère sacrificiel de l'insurrection. Pour Bernard Lory, ces narrations sacrificielles ont grandement influencé, une vingtaine d'années plus tard, les révolutionnaires qui déclenchèrent l'Insurrection d'Ilinden, dans des circonstances et dans un contexte pourtant différents, elle aussi dramatique. Les historiographies bulgare et macédonienne divergent totalement sur la question d'une continuité ou non entre les deux événements. Pour Bernard Lory, la lecture générationnelle permet de mieux comprendre le lien entre eux.

L'approche générationnelle est aussi, pour Andreas Guidi, qui s'intéresse à l'émigration des juifs et des Grecs-orthodoxes de Rhodes aux États-Unis durant les époques ottomane et italienne, un outil d'analyse flexible et donc fructueux. Elle permet de dépasser les « soliloques mémoriels » et de recroiser des histoires complexes qui ont été décroisées (qui ont divergé) par la mise en avant des différences ethno-religieuses due, notamment, à la Shoah, et un rapport différent à leur passé ottoman, alors même que les récits oraux et autres témoignages mettent en avant des solidarités communes dans l'expérience de l'émigration et davantage de sociabilité partagée, aux États-Unis, entre jeunes juifs et jeunes Grecs venant d'une même région qu'entre ashkénazes et sépharades. Concernant les juifs émigrés, c'est également la génération qui assure la transmission du passé traumatique, la connexion entre l'émigration de Rhodes et la Shoah et la construction d'un « moi » à la fois intime et intégré à l'histoire.

Alexander Vezekov revient sur une période de l'histoire bulgare encore trop peu étudiée et interrogée par les historiens : celle de l'entre-deux-guerres et de l'attrait qu'a exercé le fascisme sur des

intellectuels et dirigeants bulgares à partir des années 1930. Son étude, minutieuse et qui montre bien toute la complexité de la polarisation idéologique de la période, se focalise sur la « troisième génération », celle des jeunes gens actifs sur les plans social et politique dans les années 1930, la troisième génération à partir de la construction de l'État bulgare après 1978, mais aussi la dernière avant la rupture du coup d'État du 9 septembre 1944 préfigurant la prise du pouvoir totale par le parti communiste). Il souligne tout d'abord le fait que les conflits générationnels, en Bulgarie, se sont plus exprimés en termes d'opposition entre « jeunes » et « vieux » qu'en termes de générations numérotées, ce qui distingue cette « troisième génération », et se donne pour objectif d'éclairer les usages de ce terme afin de mieux saisir les trajectoires, l'éthos et les positionnements des membres de cette génération dans le contexte de l'après-guerre bulgare et européen, mais aussi pour s'interroger sur les mécanismes de réécriture de l'histoire pré-communiste. Ce dernier aspect est particulièrement important, car les membres de cette troisième génération ayant été condamnés à partir de 1944 pour leur engagement à l'idéologie fasciste, après la chute du régime communiste, en 1989, on assiste à une interprétation idéalisée de leurs écrits et de leurs actions.

Lucie Drechselová constate, au contraire, une saturation des références aux générations dans l'espace public turc et se demande si cette lecture générationnelle est induite, notamment, par les coups d'État. Par son étude, qui s'appuie sur un corpus de récits de femmes et se focalise sur les trajectoires individuelles, militantes et politiques des femmes turques et kurdes issues de la gauche radicale dans les décennies qui ont suivi le coup d'État de 1980 et les répressions qui sont allées de pair, elle met en question l'appellation de « génération de 1978 » qui désigne une « génération politique », celle des militants de gauche, et propose de la remplacer par celle de « génération du coup d'État de 1980 » comme étant plus inclusive de cohortes d'âges et de mouvances idéologiques différentes. Elle envisage donc ce coup d'État comme un événement formateur en mettant l'accent sur la diversité des expériences des militantes. Lucie Drechselová pointe dans cet article la complexité de la notion de « génération » qui convoque celle de rupture, mais aussi de position subjective au sein d'un groupe donné et permet d'englober ainsi des personnes unies par leur engagement et leur réaction par

rapport à un événement, par-delà leur âge et leurs convictions politiques.

Ce volume réunit donc des contributions stimulantes à la notion de « génération ». La diversité des cas étudiés (migrations, coups d'État, insurrections, revendications esthétiques, engagement politique et idéologique, conflits « jeunes » contre « vieux » revendiqués ou construits *a posteriori*...) dans des espaces culturels différents (Albanie, Bulgarie, Macédoine, Roumanie, Empire ottoman et Turquie, ex-Yougoslavie) qui ont en partage un passé commun, de même que l'utilisation très différente qui en est faite dans les historiographies et historiographies littéraires respectives, tout cela confirme la valeur heuristique et pratique de cette notion suffisamment polysémique et flexible, dont les liens avec une cohorte d'âges peut être assez ténus, pour pouvoir rendre compte de la complexité, des dynamiques et de la diversité des réactions aux situations traumatisantes de ruptures.

CREE – INALCO
CETOBAC (EHESS/CNRS)